

Thème 1 : La fin du Ier Empire vue par Béranger

BERANGER (1780-1857)



Pierre-Jean de Béranger, dit simplement Béranger, fut le chansonnier le plus populaire du 19^e siècle. Né en 1780 d'un père prétendument noble (et homme d'affaires aux fortunes diverses), il s'éloigna très tôt des idées paternelles pour adopter des convictions républicaines qui ne le quittèrent jamais. Mis en pension à Péronne au début des années 1790, il y fut initié aux chants patriotiques et découvrit alors la puissance de la chanson quand elle est mise au service d'une cause politique.

C'est dans les années 1800 qu'il commence à écrire et à publier des recueils de poésie et de chansons, protégé par Lucien Bonaparte, frère de Napoléon. Son style se place dans la continuité du 18^e siècle, tout imprégné des idées de Jean-Jacques Rousseau. Il chante l'amour, souvent de façon grivoise, et ses couplets bachiques rappellent que ses vers étaient destinés à égayer les banquets. Mais c'est par la chanson politique surtout que Béranger acquiert sa notoriété. Dès les années 1813-1815, au moment où l'empire napoléonien s'effondre et où le républicanisme semble définitivement enterré, Béranger maintient la flamme du "patriotisme" issu de la Révolution Française. Dans ses chansons, il attaque l'Ancien régime et les ultras qui voudraient y revenir, le clergé et ses "jésuites", il glorifie le "Peuple" et réhabilite l'Empire, participant ainsi à la création de la légende napoléonienne.

Sous la Restauration et la Monarchie de Juillet (1815-1848), il est le chantre des libéraux, et l'ami intime des plus éminents d'entre eux comme le député Manuel. Son militantisme chansonnier, très marqué à gauche, lui vaut d'être emprisonné à deux reprises avant 1830. Il se retire ensuite à Tours. Il y réside d'abord dans un hôtel donnant sur le Grand Mail, devenu plus tard le Boulevard Béranger, nom donné de son vivant en 1843, puis il va demeurer jusqu'en 1840 à la Grenadière, à St Cyr sur Loire. Une propriété où Balzac avait habité en 1830, avec Laure de Berny.

Aimé du peuple et des chanteurs des rues qui répandaient ses refrains, Béranger était apprécié tout autant des milieux intellectuels, et pas seulement ceux de son bord politique : Chateaubriand, pourtant royaliste convaincu, a écrit de lui qu'il était "un des plus grands poètes que la France ait jamais produit".

A sa mort survenue à Paris en 1857, Béranger était dans la misère, malgré sa célébrité. Le gouvernement de Napoléon III décida de payer les frais des obsèques, tout en plaçant celles-ci sous haute surveillance, par crainte des manifestations. Le cortège populaire fut immense, accompagné par Adolphe Thiers et de nombreuses personnalités de l'opposition libérale.

**Etude d'un texte de Pierre BÉRANGER (1780 – 1857).
Ma Biographie. Édition posthume. 1860.**

Extrait : La prise de Paris par les alliés.

Ce sont des hussards; ils montent lentement : sont-ils des nôtres ? Arrivés auprès des moulins, où, à l'aide d'une lunette, je les suis pas à pas, plein d'une douloureuse anxiété, la tête de leurs chevaux se tourne vers Paris. Grand Dieu! c'est l'ennemi! Le voilà maître des hauteurs si mal défendues. Bientôt cesse le bruit de la fusillade et de l'artillerie ; mon effroi augmente et je descends vite dans la rue pour savoir des nouvelles. A travers les blessés qu'on rapporte, les fourgons qui rentrent pêle-mêle, je cours jusqu'aux boulevards, et là, comme j'en avais le triste pressentiment, j'apprends qu'une capitulation vient d'être signée par les seuls aides de camp du duc de Raguse. Ce maréchal, travaillé depuis longtemps par les conspirateurs bourbonniens (fait dont je suis sûr), après s'être très bien conduit pendant la durée du combat, osa donner, un peu plus tard, le signal de la défection. Le peuple des ouvriers, entassé derrière la ligne de défense que j'avais voulu voir le matin, compta toute la journée sur l'arrivée de l'Empereur, qui n'était qu'à quelques lieues ; il s'apprêtait au spectacle d'une victoire. Apercevait-on au loin dans la plaine un général sur un cheval blanc, suivi de quelques officiers : « Le voilà! le voilà! » s'écriait cette foule, qui ne supposait même pas que Paris pût courir un danger sérieux. A la nouvelle de la capitulation, il fallait voir la stupeur et la rage de celle multitude courageuse qui a le goût et l'instinct des combats et qui, tout le jour, n'avait cessé de solliciter des armes qu'on s'était bien gardé de lui accorder. Moi aussi, j'avais en vain été demander un fusil à ceux qu'on disait chargés d'en faire la distribution.

Il m'a toujours semblé que j'aurais été brave ce jour-là. Certes, il est du moins des choses que je n'aurais pas faites : céder à de perfides insinuations ; aller tendre la main aux ennemis de notre pays ; signer une capitulation qu'on pouvait retarder de deux jours au moins, rien qu'en refusant de laisser entrer leur armée, qui était trop faible pour se hasarder contre une ville si peuplée ; voilà, je le sens, ce qu'on n'eût pu obtenir de moi m'eût - on menacé de la mort la plus cruelle. Mais on avait satisfait aux exigences de tactique et de stratégie; les canons avaient tiré autant de coups qu'ils en doivent tirer dans un jour ; on comptait le peuple pour rien ; l'honneur militaire était satisfait, et des hommes, renommés par leur bravoure, n'ont pas hésité à signer la reddition de la capitale, c'est-à-dire l'asservissement de leur patrie !

Ne pouvant plus douter de cette capitulation, je passai une bien triste nuit dans mon misérable galetas, si voisin alors du camp étranger. Barbares ou civilisés, tous ces soldats, dont quelques-uns peut-être avaient vu la grande muraille de la Chine, semblèrent ne se reposer que dans la joie de leur triomphe. Ce ne fut, jusqu'au jour, qu'un bruit de farandoles étranges et de cris sauvages, mêlés aux clairons des Allemands, des Cosaques et des Baskirs. Je pus voir les illuminations qu'ils dressèrent à notre honte sur ce Montmartre où si souvent, aux derniers rayons d'un beau soleil couchant, j'avais été rêver à l'aspect de Paris étendu à mes pieds.

De grand matin, je me mets en quête et j'apprends par les proclamations affichées pendant la nuit qu'il n'est plus d'espoir et que l'entrée de ceux que désormais on nomme les *alliés* aura lieu dans quelques heures. De petits imprimés, non signés, sont encore répandus dans la foule pour l'engager à la résistance. Vaine protestation ! l'Empereur avait tellement habitué le peuple à ne croire qu'en lui, que sa voix seule eût pu alors dissiper toutes les incertitudes, relever tous les courages et surtout leur donner une direction utile. Bien convaincu de notre malheur, je pris le parti de rentrer chez moi pour me cacher, ne voulant rien voir du spectacle qui allait déshonorer Paris. Mais quelle fut ma surprise en rencontrant plusieurs cocardes blanches au milieu des groupes échelonnés le long des boulevards ! Un homme ivre cria même auprès de moi : « Vivent les Bourbons ! » La foule ne semblait rien comprendre à ces premières démonstrations royalistes, qui pourtant avaient déjà été faites plus en grand par une brillante cavalcade que dirigeaient les Duclos¹, les Maubreuil⁵, des ducs, des marquis, des comtes de vieille roche et quelques intrigants empressés d'accourir pour avoir part au butin.

On sait que l'entrée des Russes et des Allemands se fit avec plus de courtoisie que les vainqueurs n'en mettent d'ordinaire. Nos ennemis semblaient se présenter chapeau bas dans la ville de Clovis, de saint Louis, d'Henri IV, de Louis XIV et de Napoléon, dans cette ville de la Constituante et de la Convention, où depuis des siècles s'élabore avec une activité incessante l'oeuvre grande et sainte de la démocratie européenne. Les princes se rappelaient sans doute tout ce que la civilisation de leurs peuples et l'esprit de leurs cours nous avaient d'obligations. Presque tous les officiers de cette nombreuse armée parlaient la langue des vaincus, semblaient même n'en savoir point d'autre, si ce n'est quand il leur fallait réprimer les rares brutalités de quelques-uns de leurs soldats.

Du haut des balcons, mille ou douze cents bourbonniens (on m'assure que j'exagère le nombre de moitié), hommes ou femmes, gens nobles ou qui travaillaient à se faire anoblir, rendaient politesse pour politesse aux vainqueurs ; plusieurs même venaient se jeter aux genoux des chefs, dont ils baisaient les bottes poudreuses, tandis qu'aux fenêtres des mouchoirs blancs agités, des cris d'enthousiasme, de bruyantes bénédictions, saluaient cette armée qui défilait tout étonnée d'un pareil triomphe.

¹ Chodruc-Duclos, celui qui, sous Charles X, promena ses haillons sous les galeries du Palais-Royal, pour reprocher chaque jour, et à la face de tous, leur ingratitude à ceux dont il avait servi la cause jusqu'à s'y ruiner.

² Celui qui fut chargé d'assassiner Napoléon et qui dépouilla de sa cassette l'ex-reine de Westphalie, Catherine de Wurtemberg.

Ainsi un lâche troupeau de Français foulait aux pieds les trophées de nos vingt-cinq dernières années de gloire devant des étrangers qui par leur tenue prouvaient si bien qu'ils en gardaient un profond souvenir.

Saisie d'abord d'une indignation patriotique, la classe des ouvriers fut longtemps à se rendre compte d'un changement aussi imprévu. Comme cette classe, plus que toute autre, avait besoin de la paix, ce fut ce mot qui seul put y faire des conversions favorables au régime qu'on nous préparait chez M. de Talleyrand. Cet homme habile, ainsi que l'empereur Alexandre, ne se rattachait aux Bourbons de la branche aînée que pour n'avoir plus affaire à Napoléon. On pourra juger de la différence des sentiments qui animaient le peuple et les royalistes, vieux ou nouveaux, par deux faits qui se sont passés sous mes yeux.

Le lendemain de l'entrée des étrangers à Paris, une centaine de nos soldats, faits prisonniers dans nos murs, furent amenés par un détachement allemand et traversèrent des rues peuplées d'ouvriers. Ceux-ci, voyant des Français blessés, couverts de sang, crurent d'abord qu'on les conduisait aux hôpitaux; mais, instruits que c'est à l'état-major ennemi, campé aux Champs-Élysées, qu'on les mène, ils poussent des clameurs et se disposent à délivrer ces malheureux restes de nos défenseurs, lorsque, soit hasard, soit prudence, les chefs de l'escorte lui font gagner les boulevards, où de fervents royalistes stationnent pour stimuler leurs agents. J'étais là : à la vue de nos pauvres soldats prisonniers, souffrants, mutilés, des vivats s'élèvent du groupe des bourbonniens : de beaux messieurs et de belles dames se mettent aux fenêtres pour applaudir les soldats étrangers et ne pas manquer leur part d'une telle infamie. Ce n'était pas seulement la patrie insultée, c'était l'humanité méconnue.

Un spectacle non moins honteux, mais moins triste, me frappa sur la place Vendôme, où plusieurs des royalistes dont je viens de parler s'évertuaient à renverser du haut de la colonne la statue de l'Empereur, dont on avait à dessein déchaussé le socle. Des chevaux et des hommes attelés à de longues cordes tiraient cette grande figure, qui restait inébranlable, et que les meneurs du parti voulaient voir se briser sur le pavé de la place. Malgré la terreur de surprise qui paralysait encore la foule, le sentiment des outrages prodigués au soldat de la Révolution produisait d'abord de sourds murmures, puis éclatait par de longs rires, à chaque effort inutile tenté par les nouveaux iconoclastes. Il furent obligés de se retirer sans avoir accompli leur tâche de destruction.

Je ne pense pas qu'on veuille conclure de ce que je viens de rapporter que pareille conduite a été tenue par tout ce qu'il y avait de légitimistes, de nobles et de riches à Paris. Les hôtels ont eu aussi leur patriotisme et les vertus n'ont sans doute manqué à aucun parti.

Chose remarquable ! cette reddition de Paris ne dérangerait rien à la vie de ses habitants. Le matin de l'attaque, les spectacles furent affichés, comme d'habitude, et, si le soir les représentations n'eurent pas lieu, je suis tenté de croire que ce fut uniquement parce que, comédiens et bourgeois, chacun voulait voir et savoir ce qui allait se passer.

L'entrée des étrangers fut un autre genre de distraction où coururent beaucoup de gens dont le patriotisme n'était pas plus douteux que le mien. Leur en faisait-on un reproche : « Qu'y pouvions-nous faire ? répondaient-ils ; pourquoi l'Empereur n'est-il pas arrivé à temps ? pourquoi Marie-Louise et Joseph nous ont-ils abandonnés ? »

Au reste, si l'Empereur eût alors pu lire dans tous les esprits, il eût reconnu sans doute une de ses plus grandes fautes, une de celles que la nature de son génie lui fit faire. Il avait bâillonné la presse, ôté au peuple toute intervention libre dans les affaires, et laissé s'effacer ainsi les principes que notre Révolution nous avait inculqués : il en était résulté l'engourdissement profond des sentiments qui nous sont les plus naturels. Sa fortune nous tint longtemps lieu de patriotisme ; mais, comme il avait absorbé toute la nation en lui, avec lui, la nation tomba tout entière; et dans notre chute, nous ne sûmes plus être devant nos ennemis que ce qu'il nous avait faits lui-même.

Toutefois, disons-le à sa louange, ainsi que l'ont prouvé son désir de combattre jusqu'à la dernière cartouche et sa facilité à abdiquer, lui seul, en dehors du peuple, fut patriote dans ce moment solennel.

Autre extrait de *Ma Biographie*

On faisait peu de politique sous le gouvernement impérial ; cependant la politique me préoccupait toujours, et, quoique j'eusse prévu à peu près la marche que suivrait l'ambition de Bonaparte, le rétablissement d'un trône fut pour moi un grand sujet de tristesse. Bien moins homme de doctrines qu'homme d'instinct et de sentiment, je suis de nature républicaine. Je donnai des larmes à la République, non de ces larmes écrites, avec points d'exclamation, comme les poètes en prodiguent tant, mais de celles qu'une âme qui respire l'indépendance ne verse que trop réellement sur les plaies faites à la patrie et à la liberté. Mon admiration pour le génie de Napoléon n'ôta rien à ma répugnance pour le despotisme de son gouvernement, d'autant plus qu'alors je me rendais moins bien compte que je ne l'ai fait depuis des nécessités que lui imposait la lutte à soutenir contre les entreprises sans cesse renaissantes de l'aristocratie européenne.

Questionnaire. La fin du 1er Empire vue par Béranger

Document :

- **Extraits des Mémoires de Béranger, intitulés "*Ma biographie*".**
Publication posthume 1860. (p. 156 à 163, et 106-107, retranscrites p. 2 à 5).

La prise de Paris par les Alliés

Lisez le texte de Béranger, puis répondez aux questions.

1. Que désignait l'expression *les Alliés* en 1814 ?
2. Quel maréchal de l'empire va signer la capitulation de Paris ? Quelles intentions lui sont prêtées par Béranger ? Pour mémoire, il faut savoir que ce personnage fera partie des grands notables de la Restauration après 1814.
3. Certains parisiens voulaient-ils continuer à lutter contre les Alliés ? Quel groupe social est désigné comme le plus patriote et le plus fidèle à Napoléon ? Relevez deux expressions qui désignent ce groupe social.
4. Quelle était l'attitude de Béranger face aux événements ?
5. Comment les Alliés ont-ils affirmé leur victoire ? Avec quel état d'esprit ?
6. Pour l'auteur, à quels aspects de la culture française, prise au sens large, le nom de Paris est-il associé ?
7. Quels étaient les sentiments des royalistes face à l'invasion des Alliés ? Relevez trois attitudes affichées par les royalistes.
8. Comment Béranger explique-t-il la chute du régime napoléonien ? Citez la phrase la plus significative à cet égard.

Second extrait page 5

9. D'après ce texte extrait de "*Ma biographie*", quelles étaient les opinions politiques de Béranger ?